

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr., un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Jacques I<sup>er</sup> déchirant la protestation de la Chambre.

Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Jacques I<sup>er</sup> ; Houtman. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les maisons de neige. — VARIÉTÉS : Soirée d'été, retour d'un vieux laboureur à sa chaumière ; Les deux ruisseaux ; Le rat et le taureau ; Les cloches.

## RÉCITS HISTORIQUES.

JACQUES I<sup>er</sup>.

Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, était fils de l'infortunée Marie Stuart. Par suite de l'abdication forcée de sa mère, il fut roi d'Écosse dès le berceau.

Après la mort d'Élisabeth, il fut proclamé roi par les Anglais ; son droit, qu'il tenait de son aïeul Henri VII, avait été reconnu par Élisabeth ; dans son testament, elle l'appelait à la couronne, et le droit de Jacques aurait pu être méconnu s'il n'avait pas été désigné dans le testament d'une reine respectée, dont les dernières volontés auraient pu diriger la nation.

Mais, malgré ce qu'il devait au testament d'Élisabeth, il ne voulut pas porter le deuil de la meurtrière de sa mère.

Dès qu'il fut reconnu roi, il crut l'être de droit divin. Ce fut là le premier fondement du mécontentement de la nation anglaise et des malheurs inouïs de son fils.

La conspiration des poudres fut le seul grand exemple d'atrocité que les Anglais donnèrent au monde sous ce règne. Loin d'être persécuteur comme les souverains qui l'avaient précédé, Jacques I<sup>er</sup> se montra aussi tolérant qu'on pouvait l'être alors en Angleterre.

Son règne fut une paix de vingt-deux années ; le commerce florissait, la nation vivait dans l'abondance. Ce règne ne fut pourtant glorieux ni au dehors ni au dedans ; au dehors, Jacques I<sup>er</sup> souffrit que l'Autriche enlevât la Bohême à son gendre ; au dedans, il compromit son autorité en voulant lui donner trop de force et trop d'éclat, ne cessant de dire à son parlement que Dieu l'avait fait naître absolu ; que tous les privilèges des Anglais n'étaient que des concessions de la bonté des rois. Un jour, la Chambre des communes ayant protesté contre cette doctrine, Jacques, indigné, se fit apporter le registre où la protestation avait été inscrite, et en présence de tout son conseil il la déchira.

Il était très-savant, aimait à dissenter et à faire parade de son érudition ; ce qui lui attirait bien des critiques.

Notre roi Henri IV ne l'appelait jamais que Maître Jacques.

Ce qui nuisait surtout à sa considération, c'est qu'il se laissait gouverner par ses favoris. Louis XIII, Philippe III et Jacques I<sup>er</sup> avaient en même temps le même faible ; et, tandis que Louis XIII était absolument gouverné par le duc de Luynes, Philippe III par le duc de Lerme, Jacques l'était par Georges Villiers, duc de Buckingham.

Ce Buckingham était plein de fantaisies romanesques. Il mit dans la tête du fils aîné du roi, qui fut depuis l'infortuné Charles I<sup>er</sup>, d'aller sous un nom d'emprunt, déguisé et sans aucune suite, lier connaissance à Madrid avec l'infante d'Espagne, dont on ménageait alors le mariage avec ce jeune prince ; Buckingham s'offrit à lui servir d'écuyer dans ce voyage de chevalerie errante. Jacques, que ses flatteurs appelaient le

Salomon de l'Angleterre, donna les mains à cette bizarre aventure, dans laquelle il hasarda la sûreté de son fils.

Pour rendre l'aventure complète, Buckingham, à Madrid, se fit une querelle avec le premier ministre, l'insulta et fut obligé de s'enfuir en Angleterre, emmenant le jeune prince, en sorte que le mariage avec l'infante fut rompu. Il alla alors en France pour négocier le mariage de Charles avec Henriette, fille de Henri IV et sœur de Louis XIII ; et, quoiqu'il se laissât emporter en France à d'assez grandes témérités, il réussit.

Moins heureux que son favori, Jacques ne regagna jamais dans sa nation le crédit qu'il avait perdu. Ces prérogatives de la majesté royale, qu'il mêlait dans tous ses discours, et qu'il ne soutint pas par ses actions, firent naître une faction qui, après lui, renversa le trône et en disposa après l'avoir souillé de sang.

A. LUCHANT.

## HOUTMAN.

Quand les Portugais, à la fin du quinzième siècle, eurent découvert le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, ils cachèrent soigneusement leur découverte aux autres nations, afin de réserver pour eux seuls les immenses bénéfices que procurait le commerce de l'Inde.

Cependant les Hollandais, vers la même époque, avaient fait quelques tentatives pour pénétrer dans les Indes par la mer du Nord, et ces tentatives n'avaient pas réussi, lorsqu'un homme de leur nation, Houtman, leur fit savoir, du fond des cachots de Portugal, qu'il pouvait leur apprendre une autre route.

Houtman avait été arrêté à Lisbonne pour avoir fait des questions trop pressantes sur le chemin nouvellement découvert par les Portugais ; et comme ces derniers avaient le plus grand intérêt à tenir secret le cours de cette navigation, ils mirent le Hollandais en prison, dans la crainte qu'il ne le divulguât. On lui permit cependant de se racheter pour une somme considérable, qu'on le croyait hors d'état de fournir ; mais Houtman eut secrètement recours à ses compatriotes, qui lui firent toucher cet argent, dans l'espérance de tirer de lui des éclaircissements utiles sur le trajet qu'ils avaient en vue.

De retour dans sa patrie, Houtman communiqua ses lumières à des marchands hollandais, qui formèrent une compagnie sur ses instructions. Ils firent équiper une petite flotte sous la direction d'Houtman ; et le succès de cette première navigation ayant répondu à leur attente, la compagnie augmenta du double. Chaque année on voyait entrer à Amsterdam des richesses immenses, et ce succès anima tellement les négociants de Hollande, que leur puissance dans les mers de l'Inde égala bientôt celle des Portugais.

Les Portugais, outrés de se voir enlever une partie de leur commerce, s'efforcèrent d'arrêter ces progrès. De là des guerres longues et fréquentes entre les deux nations, et qui firent perdre aux Portugais la plupart de leurs possessions dans les Indes. Les Hollandais les dépouillèrent avec tant de rapidité, qu'en moins de soixante ans il ne resta plus au Portugal dans les Indes orientales que Goa, Diu et Macao.

Devenus les maîtres de tant de places qui leur avaient si peu coûté à conquérir, les Hollandais crurent qu'ils



pouvaient à leur tour dominer sur les autres nations et troubler leur commerce dans ces régions lointaines. N'osant le faire à force ouverte, dans la crainte de s'en ressentir en Europe, ils eurent recours à toutes sortes de ruses.

Mais, maintenant, ce commerce est parfaitement libre pour toutes les nations. H.

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### LES MAISONS DE NEIGE.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

#### I

Le château des Bordes est un vrai château de chasse entouré de bois; il n'a ni jardin ni parc; à peine quelques plates-bandes au milieu d'une cour fermée par un fossé sur lequel un vieux pont est jeté. Cette maison, qui a été brûlée aux trois quarts et rebâtie en partie, n'est ni moderne, ni ancienne, ni laide, ni jolie; mais le gibier, dans les environs, est très-abondant, et chaque hiver la famille de Villaire y passait un mois.

M. de Villaire était un intrépide chasseur. Les plus mauvaises saisons ne l'arrêtaient pas, et Mme de Villaire, toujours inquiète au sujet de ses excursions, le suivait la plupart du temps à cheval, affrontant comme lui tous les incidents de température et de terrain. Les trois enfants, Michel, qui avait onze ans, Félicie, qui en avait sept, et le petit Jules, qui n'en avait que cinq, restaient à la maison avec leur gouvernante, Mme Dubois, une très-bonne femme entre les mains de laquelle ils étaient en sûreté.

Depuis quinze jours il neigeait presque continuellement; les enfants ne sortaient pas, ils étaient très-bien couverts, et pourtant, au grand chagrin de la pauvre Mme Dubois, Michel souffrait d'une fluxion à la joue, Félicie toussait beaucoup, et le petit Jules avait les pieds abîmés d'engelures. La bonne femme prodiguait mille soins inutiles; tisanes, cérats, linges imbibés d'esprit-de-vin, flanelle, ouate, fourrures, rien n'y faisait, chacun gardait son mal; et à l'heure du déjeuner ou le soir au retour de la chasse, Mme de Villaire déplorait ces indispositions persistantes.

« Vous êtes bien sûre que mes enfants ne sortent jamais de la maison? demandait-elle à la gouvernante.

— Je vous en réponds, madame. Je ne les quitte que pendant les deux heures qu'ils passent à dormir, et encore j'emporte la clef de leur chambre dans ma poche.

— Est-ce que Michel dort aussi?

— Oui, madame. Ils se réunissent dans la chambre du petit Jules, qui repose sur son lit. Mlle Félicie s'étend sur le grand fauteuil qui est auprès, et M. Michel se couche de l'autre côté de la pièce, sur le divan. D'ailleurs, madame sait si le calorifère chauffe bien toute la maison. Comment prendraient-ils froid?

— Ils sont délicats, il faut se résigner à ces inconvénients auxquels nous ne pouvons rien. »

Et la mère soupira.

Malgré l'épaisseur de la neige, M. de Villaire continuait à chasser, et sa pauvre femme, inquiète, ne pouvait se défendre de le suivre.

Un soir, on se trouvait réuni dans la salle à manger: la chasse avait été abondante, M. de Villaire semblait fort gai. Avant de se mettre à table, il embrassa ses en-

fants, sans se préoccuper ni du foulard que Michel portait sur la joue, ni de la petite toux de Félicie, ni des grosses pantoufles que traînait Jules. Il est vrai que tout ce jeune monde n'avait pas mauvaise mine.

« Il ne faut pas qu'ils soient trop douillets, disait le père; plus tard Michel et Jules chasseront avec moi.

— Aurai-je un cheval comme celui de maman? demanda Félicie.

— Tu ne nous accompagneras que lorsqu'il ne gèlera pas, répondit Mme de Villaire. Si tu t'enrhumes dans une chambre chaude, que serait-ce donc si l'on te laissait sortir par des temps comme celui d'aujourd'hui? Tu en mourrais, ma pauvre fille.

— Je ne le crois pas, petite mère, répondit Félicie tout en lançant un regard sournois à son frère aîné, qui lui donna sous la table un léger coup de pied.

— Mais ces enfants ne sont pas malades, reprit M. de Villaire en découpant pour chacun d'eux des aiguillettes de bécasse. Ils ont fort bon appétit, et, d'après ce que dit Mme Dubois, ils dorment encore mieux qu'ils ne mangent.

— C'est bien aussi ce qui me rassure.... Jules a toujours dormi pendant deux heures au milieu de la journée, et il paraît qu'ici, à la campagne, son frère et sa sœur ont senti le besoin de suivre son exemple.

— Eh bien! tout se fait pour le mieux. Michel est trop grand pour s'inquiéter d'une fluxion.

— Oh! père, je n'y pense plus....

— Et quand Félicie aurait un peu de coqueluche....

— Soyez tranquille, papa, je me couvre bien.

— D'ailleurs, ici il n'y a pas de danger de refroidissement, puisque les escaliers même ont une température semblable à celle du reste de la maison. Quant aux engelures de Jules, il porte, à ce que je vois, de larges chaussures, et pourvu que personne ne lui écrase les pieds....

— Papa, je marche bien.

— Je le crois; tes courses dans la maison ne sont pas longues.

— Et puis, Michel me porte aussi par moment.

— Ah!... et pourquoi faire, bon Dieu? »

Je ne sais ce que le petit allait répondre, mais son frère s'empressa de lui administrer une petite pichenette sur le nez en lui offrant de la moutarde, des cornichons et à boire.

« Je veux bien tous les trois, » répondit le petit Jules en souriant.

Et Michel lui ayant passé, en fait de cornichon, une espèce de concombre très-long et très-gros, cet incident causa une hilarité générale qui fit diversion: c'est ce que voulait le jeune garçon.

« Le piéton (on nomme ainsi, à la campagne, le facteur de la poste) demande à remettre une lettre à monsieur, dit en entrant le domestique; elle est chargée.

— Faites entrer. »

Le facteur salua profondément, ouvrit son sac, en tira un pli à trois cachets, et accepta avec empressement un verre de vin que lui versa Mme de Villaire.

« A vos santés! monsieur, madame, et toute la petite compagnie. Il fait rudement froid! »

Et, en parlant ainsi, il introduisait dans le verre un long nez dont la couleur ne différait pas beaucoup de celle du vin.

M. de Villaire lisait la lettre. Félicie toussa légèrement.



« Ah! voyez-vous, ma petite demoiselle, dit le facteur en posant son verre, vous vous êtes enrhumée hier sur la neige.

— Comment? mais elle n'est pas sortie, » reprit Mme de Villaire étonnée.

Michel s'était baissé comme pour regarder le drap du pantalon du piéton, et lui avait pincé le genou assez fort pour que le bonhomme comprit qu'au jugement du petit garçon il venait de dire une sottise.

« C'est différent, répondit-il en balbutiant. Je pen-



Michel souffrait d'une fluxion à la joue. (Page 235, col. 1.)

sais.... j'avais cru.... Enfin, bonsoir, monsieur et madame.

— Donnez-lui encore un verre de vin, papa, dit Michel, cela le réchauffera.

— Vous êtes trop bon, mon jeune monsieur. »

Et le facteur accepta le second verre tout en clignant de l'œil d'un air malin.

II

Quand l'homme fut parti, M. de Villaire dit à son fils aîné :



Malgré l'épaisseur de la neige, M. de Villaire continuait à chasser. (Page 235, col. 1.)

« Tu as bien fait d'être libéral envers ce brave homme; la lettre qu'il a apportée te concerne; elle t'annonce une succession. »

Et il sourit en essuyant une larme.

Les trois enfants ouvrirent de grands yeux, et Mme de

Villaire demanda curieusement communication du contenu de la lettre.

« Tu te souviens de Guillaume, ce vieux domestique de mon père, qui nous servait encore il y a huit ans?

— Et qui s'est retiré dans son village?



— Précisément; c'est de ce village qu'il m'écrit, et à son lit de mort.

— Le pauvre homme!

M. de Villaire lut à haute voix :

« Mon cher maître, c'est fini pour Guillaume. Je m'en vais dans l'autre monde. Ne faites pas attention si ma main tremble, c'est faiblesse, et encore le médecin m'a donné une boisson pour soutenir mon courage pendant que j'écrirais. Quand vous lirez ce papier, je serai mort. Je n'ai plus de famille, et le peu que je possède, je l'ai gagné chez votre honoré père et chez vous. Je me rappelle toujours le petit Michel, qui était si gentil quand je le faisais sauter par-dessus mon épaule. C'était encore le bon temps; il y a huit ans de cela. Il doit avoir grandi, le petit, c'est dommage! Enfin, je le vois toujours comme autrefois, et, avec votre permission, c'est à lui que je veux laisser mon argent, ma chaumière, mon jardin et mon champ de pommes de terre. Je sais bien qu'il n'en a pas besoin, qu'il sera riche un jour, mais c'est égal, cela me fait plaisir. Il était si gentil quand il riait en me montrant ses jolies petites dents! Qu'on lui donne mon argent dans ses menottes, et qu'on lui en laisse faire ce qu'il voudra. Je baise de tout mon cœur ses boucles blondes. Mes chers maîtres, au revoir chez le bon Dieu. »

La lettre finissait là. Mme de Villaire, à son tour, se sentit tout attendrie.

« Pauvre Guillaume! » répéta-t-elle.

Quant à Michel, il n'avait plus aucune boucle blonde, et il ne se rappelait pas le vieux serviteur. A trois ans, on reçoit peu d'impressions ineffaçables. A dire vrai, ce qui préoccupait le plus le petit garçon en ce moment, c'était sa nouvelle fortune. Hériter à onze ans, c'est bien singulier, et Guillaume avait prié qu'on le laissât maître de disposer de son argent à sa volonté.... c'était là un point très-important. Il se réjouissait à la pensée des pièces d'argent qui allaient lui échoir et qu'on mettrait dans ses *menottes*, comme l'avait dit Guillaume.

« Ce pauvre vieux Guillaume aurait dû léguer sa chaumière à quelqu'un de son village, dit M. de Villaire après un instant de réflexion.

— Pourquoi donc ne m'a-t-il rien donné à moi? fit observer Félicie. Je suis sûre qu'il avait aussi de jolies petites poules qui m'auraient bien aimée.

— Et aussi de gros dindons, ajouta son père.

— Oh! non, les dindons sont trop laids avec leur cravate rouge.

— Tu as des poules ici dans la ferme.

— Ce n'est pas la même chose; elles ne sont pas à moi, elles sont à maman.

— Tu en manges, cependant.

— J'en mange, mais elles ne sont pas à moi.

— Guillaume ignorait qu'il y eût une petite Félicie au monde, reprit Mme de Villaire; il est parti de la maison avant ta naissance.

— Écoute, Félicie, dit Michel, je te donnerai de mon argent un petit poney pour que tu puisses suivre la chasse.

— Merci, mon frère. Quel bonheur!... Ah! mais, si je n'ai pas d'habit de cheval....

— Tu en auras un.

— Prends garde, Michel, dit M. de Villaire, ne va pas si vite, le vieux domestique ne pouvait pas avoir beaucoup d'argent. Félicie te fera vendre ton champ de pommes de terre.

— Est-ce que j'en veux, des pommes de terre, moi?... Je ferai planter des peupliers à la place, avec un bassin au milieu et des poissons rouges dedans.

— Un bassin!... tu veux probablement dire une cuvette?

— Père, vous vous moquez de moi.

— C'est que je crains que tu ne manques de goût. Derrière un toit de chaume un bassin à poissons rouges, cela se voit rarement.

— Mais je ne veux pas de toit de chaume.

— Tu le feras couvrir en tuiles?

— Je ferai mettre une terrasse.

— Ah! mon fils, je te préviens d'avance que je ne te prêterai pas mes capitaux.

— Mère, vous aurez dans ma maison un joli bouddoir qui ouvrira sur le parterre.

— Mon cher enfant, tu fais de trop beaux projets.

— Rien n'est trop beau pour maman.

— Laisse-le faire, ma chère amie, dit M. de Villaire, cela ne nous regarde pas, il sera chez lui. Seulement, je vois qu'il faut que je lui recommande un architecte.

— Oh! je n'en ai pas besoin, je sais comment se bâtir une maison.

— Très-bien; c'est différent.

Pendant cette conversation qu'il ne paraissait pas



Elle s'éloigna sur la pointe du pied. (Page 238, col. 2.)



écouter, contre son habitude, le petit Jules se tenait très-tranquille, quoiqu'il eût fini son dessert.

« Qu'est-ce que tu fais donc, mon ami? » lui dit sa mère.

Il avait les mains sous la table et les yeux baissés sur ses genoux.

« Mère, je fais des cocottes.

— Voyons, mon fils. »

En effet, l'enfant avait chiffonné plusieurs morceaux de papier, qui, sans ressembler à aucun oiseau, se tenaient cependant assez roides pour lui faire illusion.

« C'est très-joli, dit le père; mais pourquoi te cachais-tu? Où as-tu pris ce papier?... »

Et, malgré les cris du petit bonhomme, il défit une des cocottes.... elle provenait de la lettre de Guillaume, c'était le côté blanc.

« Petit étourdi! Où a-t-il jeté les dernières lignes écrites par le pauvre homme? »

On chercha à terre, et l'on s'aperçut que l'enfant les avait émiettées.

M. et Mme de Villaire sentirent que le tort venait de leur côté. Ils regrettèrent d'avoir laissé à l'enfant la lettre du vieux serviteur.

### III

Le lendemain il avait cessé de neiger, et, quoique tous les chemins, tous les sentiers eussent disparu sous une couche épaisse, M. de Villaire se prépara à aller chercher sur cette nappe blanche les traces du gibier. Quand Michel le vit disposé à monter en selle avec sa mère et les gardes-chasse, il s'écria :

« Nous ne partons donc pas pour le village où est ma maison? »

— Quand nous aurons reçu avis qu'elle t'appartient.

— Mais puisque Guillaume a écrit qu'il est mort.

— C'est ce qui me prouve qu'il était vivant. Écoute; de toutes façons je suis disposé à ce voyage, mais il fait froid, les chemins sont mauvais, et il y a cinquante lieues à faire. As-tu bien envie de venir avec moi?

— Oh! oui.

— Eh bien! nous partirons demain matin. »

La cavalcade s'éloigna, et Michel remonta les escaliers en sifflant de joie, et sans réfléchir qu'il se réjouissait de la mort d'un homme.

« Vite, allons dormir, » cria-t-il à Félicie et à Jules du plus loin qu'il les aperçut.

Jules jeta à terre les joujoux qu'il tenait. Jamais un petit enfant n'avait été si bien disposé à aller dormir. Mme Dubois accourait pour je ne sais quel pansement ou quel préparatif de toilette, mais Félicie lui déclara qu'ils allaient monter dans la chambre de Jules.

« Déjà vous coucher! mais il est une heure plus tôt qu'à l'ordinaire.

— C'est égal, dit Michel, nous avons besoin de sommeil.

— Et la compresse de votre joue?

— Je ne sens plus rien.

— Et la tisane de mademoiselle?

— Je n'ai pas toussé aujourd'hui. »

En répondant ainsi, Félicie avait grand-peine à s'empêcher de rire.

« Et l'onguent du petit?

— Ce sera pour tantôt, ma bonne madame Dubois, » repartit Michel tout en faisant passer devant lui sa sœur et son frère pour entrer dans la chambre de Jules.

La gouvernante s'assura que tout y était en ordre, les croisées bien fermées, la bouche de chaleur bien ouverte. Elle plaça Jules tout habillé sur son lit et laissa Félicie et son frère s'étendre chacun de son côté, et quand elle les eut vus tous trois fermer les yeux, elle s'éloigna sur la pointe du pied, tira la porte le plus doucement possible, en mit la clef dans sa poche, et s'en alla en toute sécurité.

Il y avait deux heures et plus qu'elle tricotait en causant avec la femme de chambre, lorsqu'elle s'aperçut qu'il était temps d'aller réveiller les enfants. Elle s'empressa de monter à la chambre, s'arrêta à la porte et écouta. Causaient-ils? Jouaient-ils? N'entendant aucun bruit, elle entra.... Michel n'était plus étendu sur la causeuse.... De l'autre côté, le grand fauteuil était vide et le berceau aussi. Mme Dubois jeta un regard effaré à travers la chambre.... Elle souleva les draperies des fenêtres, pensant que les enfants s'y cachaient.... Enfin, elle courut au cabinet de toilette, recoin pris sur une des tourelles du château. Là, comme ailleurs, personne! La bonne femme se sentit réellement effrayée sans pouvoir raisonner sa peur. N'avait-elle pas gardé dans sa poche la clef de la chambre? Il n'y en avait qu'une.... Pourtant, les enfants n'avaient pu sauter par la fenêtre, qui était située au deuxième étage.... La gouvernante, tout émue, courut raconter sa mésaventure à la femme de chambre, qui se mit à rire en disant qu'elle avait sans doute laissé la porte ouverte.

Mme Dubois était sûre du contraire.

« Vous les trouverez jouant sur la neige.

— Qu'est-ce que madame dira!

— Ils rentreront peut-être avant elle.... »

Mais, comme si le hasard eût voulu donner un démenti à cette supposition, la cavalcade de chasse, qui ne revenait ordinairement qu'à l'heure du dîner, se montra au delà du pont du fossé. Mme Dubois poussa une exclamation.

« Que vais-je dire? » pensa-t-elle.

Il fallut bien aller sur le perron au-devant de sa maîtresse. Un accident arrivé à la jambe du cheval de M. de Villaire était la cause de ce retour imprévu.

« Où sont mes enfants? demanda la dame; amenez-les dans ma chambre pendant que j'ôterai mon habit de cheval. »

La pauvre gouvernante, embarrassée, remonta l'escalier pour se donner le temps de la réflexion; mais, en rentrant dans la pièce où couchait le petit Jules, son étonnement fut extrême; les trois enfants dormaient à leur place ordinaire. Ne venait-elle pas de remettre la clef dans la serrure? Elle crut rêver; elle les éveilla et interrogea Michel, qui n'eut pas l'air de la comprendre et lui répondit en baillant.

Cependant Félicie toussait de plus en plus, les pieds du petit Jules étaient toujours très-enflés, et la fluxion de Michel semblait ne pouvoir se guérir; aussi, après dîner, de bonne heure, quand Félicie déclara qu'elle avait envie de dormir :

« Et moi donc! s'écria le petit frère, quoiqu'il eût ses grands yeux bien ouverts.

— J'irai avec eux, » ajouta Michel.

M. et Mme de Villaire ne s'étonnèrent pas de cette disposition au sommeil, et on permit aux enfants de se retirer. Félicie et Jules couchaient dans la même chambre. Mme Dubois habitait la pièce contiguë, et Michel couchait dans celle qui venait ensuite. Quand



les enfants furent au lit, la gouvernante se mit au travail; mais bientôt sa tête appesantie s'inclina sur son aiguille, à laquelle elle se piqua le nez, ce qui la dégoûta de la veille, et elle se coucha à son tour.

Mme LAVOISY (Juliette CUVELLIER FLEURY).

(La fin au prochain numéro.)

## VARIÉTÉS.

### SOIRÉE D'ÉTÉ, RETOUR D'UN VIEUX LABOUREUR A SA CHAUMIÈRE.

Je t'entends invoquer et remercier Dieu, heureux vieillard, toi qu'une vie de près d'un siècle, une vie pure et sans tache, rend vénérable à tous les mortels : je t'entends; tu l'invoques et le bénis avec allégresse, quand, sur la fin d'un beau jour, tu reviens à pas tardifs des champs éloignés, longtemps cultivés par tes mains, suivant, avec des yeux attendris, les enfants de ton fils.

L'un te prend les mains en souriant, et les remplit de fruits : il te montre du doigt un nid d'oiseau qu'il a découvert dans ce buisson épais, et que, pour le contenter, tu feins de voir d'un air satisfait. L'autre, suspendu à ton cou, te prodigue de doux baisers. Un troisième conduit devant toi tes nombreux troupeaux, qui descendent en bêlant cette colline verdoyante : il t'invite à caresser son chien vigilant, qui vient de sauver son mouton le plus beau en l'arrachant avec ardeur d'entre les dents ensanglantées d'un loup affamé.

O respectable vieillard! tu as vu déjà quatre-vingt-dix moissons, et ta vie a été un printemps continu. La source du bonheur est dans ton cœur, et ce bonheur est le prix de l'innocence.

Tu approches enfin de ta chaumière, que tu voyais fumer de loin à travers ces tilleuls et ces figuiers touffus qui en dérobaient une partie aux yeux. Là un repas frugal t'attend. Va t'asseoir au milieu de ta famille, et partager avec elle ce pain frais, ces fruits, ce lait que des mains pures ont préparés. Va renouveler tes forces dans les bras d'un sommeil tranquille, et ranimer cette vigueur que la vieillesse n'a pu énerver.

Quels désirs, quels vœux peux-tu former? Tes champs sont couverts d'épis dorés, tes vignes couronnées de pampres et de raisins, tes arbres chargés de fruits odorants, tes troupeaux nombreux et féconds : la verdure riante de tes prés, ces fontaines pures qui les arrosent et ne tarissent jamais, tout favorise, tout prévient tes souhaits. Entends le murmure de ce ruisseau; vois-le réfléchir, dans l'azur de ses flots limpides, l'éclat des astres reproduits et multipliés sur la surface tremblante de ses eaux; entends le chant de ces rossignols, et le souffle de ces zéphirs qui soupirent dans les rameaux de ce vieux chêne, et les agitent mollement.

Vois ces légions d'étoiles qu'aucun nuage n'obscurcit, la lune qui roule paisiblement son char d'argent dans un ciel pur et serein. Vois comme la douce rosée mouille ces humbles arbustes et ces saules vacillants; comme elle blanchit ces vastes prairies; comme elle luit de l'éclat des plus vives couleurs, en tombant sur ce gazon et sur les fleurs dont cette plaine est émaillée; comme elle sème de perles étincelantes l'hièble et le serpolet, la marjolaine et l'amarante. Bon vieillard! tout te promet l'heureux lendemain que tu désires.

Mais déjà tes paupières se ferment, tes mains tombent de lassitude, ta tête chancelle et s'appesantit insensiblement; tu t'endors dans la paix, jusqu'à ce que le lever de l'astre du jour te rappelle à tes travaux.

REYRAC.

### LES DEUX RUISSEaux.

Une source se partageait en deux ruisseaux. Lun, prenant son cours vers un magnifique parterre, y fut l'objet des plus grands soins : on lui fit un nouveau canal, plus en pente que le premier; ensuite, on l'enferma dans des tuyaux de plomb, afin qu'il pût aisément jaillir dans les airs et charmer la vue de tout le monde par la chute parabolique de ses eaux. L'autre, pendant ce temps-là, caché d'abord entre des roseaux, coulait ensuite dans un humble potager. Ses eaux, néanmoins, s'insinuaient doucement dans la terre et la fertilisaient; mais, quoiqu'il fournit une humidité bienfaisante à la carotte, au poireau, au chou, au raifort, à la chicorée, à l'oseille, on ne daignait ni le regarder, ni lui donner la moindre louange.

Trop souvent nous vantons l'inutile ouvrage d'un brillant artiste, tandis que l'utile artisan reste dans l'obscurité.

D.

### LE RAT ET LE TAUREAU.

FABLE.

Un rat, qui en voulait à un taureau, s'approcha de lui lorsqu'il dormait, le mordit au pied, et si bien, que la marque en resta; puis il se sauva bien vite dans son trou. Le taureau, réveillé par la douleur, cherche l'auteur de cet attentat pour le punir comme il le mérite; et, ne le trouvant nulle part, il s'abandonne aux transports d'une affreuse colère. Il pousse d'horribles mugissements; il frappe l'air de ses cornes menaçantes, et ses pieds font voler la poussière; mais toutes ces vaines agitations ne servent qu'à répandre dans toutes les parties de son corps le feu qui dévore son cœur : ainsi devient dangereuse une morsure qui pouvait aisément se guérir s'il était resté tranquille.

Que gagne-t-on à se mettre en colère? On augmente son mal au lieu de le diminuer.

D.

### LES CLOCHES.

Les étymologies du mot *cloche* sont tellement diverses et si peu plausibles, que nous nous bornerons à constater l'absence du mot dans nos anciens auteurs. On appelle alors la cloche *sing*, de *signum*, signe ou signal.

On lit dans le testament de François I<sup>er</sup>, duc de Bretagne, mort en 1450 :

« Avant de commencer l'office, le plus grand *sing* du moustier sera sonné par douze coups.... »

Les anciens se servaient de clochettes pour annoncer l'ouverture des bains publics, des marchés, etc. Mais les premières grandes cloches furent fondues à Nola, en Campanie, sous le pontificat de saint Paulin, en 420. L'usage s'en répandit promptement dans tout l'Occident, et elles furent généralement adoptées pour annoncer au loin les offices et les cérémonies religieuses.

On s'en servit plus tard en Orient; les premières dont



L'histoire fasse mention furent envoyées par les Vénitiens à l'empereur Michel, qui les avait secourus contre les Sarrasins. Ces cloches, au nombre de douze et magnifiquement travaillées, furent suspendues dans la métropole de Sainte-Sophie. En 1453, les Turcs ayant pris Constantinople, brisèrent dans un accès de fanatisme ces belles œuvres d'art, puis firent fondre, non-seulement les cloches de Sainte-Sophie, mais encore toutes celles qui existaient dans l'empire grec. Sous la domination musulmane, il est interdit aux chrétiens de se servir de cloches; les fidèles se rassemblent au bruit d'un instrument de bois appelé *matraca*, et qui n'est autre que la crécelle employée le vendredi saint dans nos églises.

On prétend que les Chinois fabriquent les plus grandes cloches du monde, et qu'ils en possèdent une de dix mètres de diamètre; selon quelques voyageurs, les Japonais auraient le même goût pour les cloches et en feraient fondre en or.

La Russie se vante de réunir dans ses églises plus de cloches qu'aucun autre pays. On comptait à Moscou, avant l'incendie de 1813, dix-sept cent six cloches, dont une si lourde, qu'il fallait vingt-quatre personnes pour la mettre en branle.

Parmi les plus grosses cloches, il faut citer : celle de Saint-Étienne de Vienne, fondue en 1711 avec des canons pris aux Turcs; le bourdon de Notre-Dame de Paris; la cloche de Rouen, appelée *George d'Amboise*,



Visite à un clocher. (Page 239, col. 2.)

qui pesait quarante mille livres, et celles de Saint-Jacques de Compostelle en Espagne.

L'usage de baptiser les cloches remonte au huitième siècle; des hommes et des femmes d'un rang élevé se sont depuis fait un honneur d'en être parrains et marraines.

Le métal de cloche est un alliage composé de trois parties de cuivre rouge et d'une d'étain; mais il arriva souvent que, par dévotion, on jeta dans la fonte des pièces d'argent et d'or et des bijoux en quantité considérable, de sorte que le métal de cloche dut varier à l'infini.

C'est un objet fort coûteux qu'une bonne cloche, et on a dû rechercher les combinaisons économiques

pour leur fabrication. En 1855, la Société anonyme des aciers fondus de Bochum (Prusse) a exposé à Paris trois magnifiques cloches d'acier d'une sonorité parfaite. L'une pesait deux mille sept cent cinquante kilogrammes, la seconde dix-neuf cent cinquante, et la plus légère quatorze cent cinquante.

Afin de prévenir l'oxydation, on les avait couvertes d'une couche de peinture et de vernis qui n'étouffait aucunement les vibrations.

Nous citerons encore de cette même exposition, un système de sonnerie combiné de telle sorte qu'un enfant peut, sans peine, à ce qu'on dit, mettre en branle une cloche de cinq cents kilogrammes.

S. FANJAT DE PAUCELLIER.